

POLITIQUE ET APOLITIQUE
LA QUESTION DU PRIVÉ DANS *HERNANI* ET *RUY BLAS*

À Anne Ubersfeld

Elle m'aimait pourtant ! – [...] Oh ! l'on aurait bien dû
 Nous laisser en paix ! (*RB*, V, 1)

Cette plainte de Ruy Blas au commencement de l'acte V, sonne aussi comme une revendication légitime : celle du droit à l'amour. Revendication du droit de l'individu à l'individualité, ou plus exactement à l'intersubjectif, à la fois limité au « deux », et érigé en valeur suprême. Toute une part, essentielle, d'*Hernani* et de *Ruy Blas* proclament cette valeur, au moins autant qu'elle ne déplore sa fragilité, et les attaques dont elle est l'objet.

Attaques venues, d'abord et surtout semble-t-il, de la sphère politique. C'est, dans *Ruy Blas*, l'intrigue de Salluste, mais d'abord, la seule condition de la reine, en tant que reine :

Vraiment, je meurs depuis un an que je suis reine. (*RB*, II, 1)

Mais enfin il faut bien que j'aime quelqu'un, moi ! (*RB*, II, 2)

Doña Sol, sur un ton souvent moins doloriste, ne proclame pas autre chose, défendant contre le roi d'Espagne son amour bien plus que sa vertu (mais, ici, c'est la même chose), ou lançant à Hernani, empêtré dans le pacte de mort passé avec le vieillard à l'occasion d'une conjuration politique :

Vous n'êtes pas à lui, mais à moi. Que m'importe
 Tous vos autres serments ! (*H*, V,6)

L'amour, le désir et le lien amoureux, n'est pas vraiment ici de l'ordre de la passion, aliénante et passive, toujours potentiellement autodestructrice. C'est au contraire le lieu le plus authentique de l'identité des héros, et le moteur le plus puissant de leur action : « Je ne m'occupe pas de ces hommes du tout, / Je vous aime. » (*RB*, III, 3) – tel est le double aveu de Ruy Blas à la reine, juste après sa fameuse tirade aux ministres.

Bref, la politique est seconde, et, si elle triomphe, c'est une violence, un viol d'intimité, une mise à mort de l'individu et de son droit à l'amour, c'est-à-dire de son droit à l'être. Violence spectaculairement figurée à la fin du second acte d'*Hernani*, quand l'illumination de Saragosse et le tocsin de ses églises (deux signaux éminemment politiques,

signaux d'insurrection populaire, mais ici aux mains de l'ordre politique), quand cette violence prive une première fois les deux amants de leur nuit de noces. Et si le brigand amoureux résiste tant à cette injonction extérieure, qui veut le priver non seulement de sa vie, mais, avec ces noces-là, de son être, faut-il vraiment s'empresser d'y voir l'expression d'une pulsion suicidaire ?

L'amour apparaîtrait ainsi dans *Hernani* et dans *Ruy Blas* comme l'instance, la valeur, le lieu même de l'apolitique légitime : ce qui doit être extrait et protégé des rapports de pouvoir collectif, sous peine de voir la politique verser dans la tyrannie. L'amour, valeur suprême du droit au privé, fondement d'une identité individuelle intersubjective, cœur de l'être – résistant légitimement (mais rarement victorieusement) aux réquisits du collectif, du pouvoir, de la politique, de l'histoire. En somme, une version romantique de la pensée politique libérale – soucieuse de séparation des pouvoirs et des ordres, dressée contre tous les empiètements du pouvoir d'État sur la sphère privée, et sur l'espace des libertés de l'individu. Après tout, Hugo nous a prévenus : « Le romantisme », c'est « le *libéralisme* en littérature. » (*Lettre aux éditeurs de poésie de M. Dovalle* ; préface d'*Hernani*, p. 32).

Une telle lecture, je crois, est légitime. Il y a un vieux fond authentiquement libéral chez Victor Hugo. Mais elle n'épuise pas la question de l'apolitique dans ces drames, de la délimitation et des rapports de la sphère politique et de ses autres, ni des corruptions qui la guette, des empiètements qu'elle s'autorise, des résistances qu'elle rencontre, des extériorités qu'elle reconnaît, bon gré ou mal gré.

En effet, le ressort tragique de ces deux drames ne peut être simplement décrit comme un conflit du public et du privé, du collectif et de l'individuel, comme l'irruption intempestive, illégitime, et meurtrière, des exigences du politique dans la relation amoureuse.

D'abord pour cette raison simple et massive : dans *Hernani* comme dans *Ruy Blas*, la *mauvaise* politique, les dérives et les violences du pouvoir, en particulier ses tentatives d'effraction du sanctuaire amoureux, apparaissent comme la conséquence d'une *privatisation* du pouvoir politique, d'une soumission des destins collectifs aux intérêts et aux désirs individuels des hommes de pouvoir. Ainsi, ce n'est pas pour des motifs politiques que le roi d'Espagne sépare les amants d'*Hernani*, c'est tout simplement parce qu'il veut doña Sol. Mais, roi d'Espagne, il est revêtu du prestige politique, il dispose des moyens du pouvoir politique. Alors il en use, jusqu'à sembler parfois rabaisser non seulement son statut royal,

mais également son grand dessein impérial, au simple rang d'instrument de séduction, voire d'auxiliaire d'un viol :

Eh bien ! partagez donc et mon trône et mon nom.
 Venez ! vous serez reine, impératrice.
 [...]

 Eh bien ! que vous m'aimiez ou non, cela n'importe !
 Vous viendrez, et ma main plus que la vôtre est forte.
 Vous viendrez ! je vous veux ! Pardieu, nous verrons bien
 Si je suis roi d'Espagne et des Indes pour rien ! (*H*, II, 2)

Comte, si je suis fait empereur, par hasard,
 Cours la chercher. – Peut-être on voudra d'un César !... (*H*, IV, 1)

Salluste, lui, se pose en homme d'État, marqué d'abord par la passion tenace du pouvoir et les servitudes qu'elle impose : « Vingt ans d'ambition, de travaux nuit et jour ; / Le président haï des alcades de cour » (*RB*, I, 1). À ce titre, il affirme l'éminente supériorité du politique sur le privé amoureux et de l'histoire collective sur l'histoire individuelle. À Ruy Blas qui vient de lui avouer son amour pour la reine, il lance :

Qu'est-ce que cela fait ?
 [...]

 Puis, grand-chose après tout que des chagrins d'amour !
 Nous passons tous par là. C'est l'affaire d'un jour.
 Savez-vous qu'il s'agit du destin d'un empire ?
 Qu'est le vôtre à côté ? (*RB*, III, 5)

Mais prendra-t-on son discours pour argent comptant, et comme l'expression de cette tyrannie du politique abstrait, collectif, historique, sur les destins limités, concrets, anecdotiques au regard de l'Histoire, des individus et de leurs amours ? Évidemment non – car les motivations et les fins de la « politique » de Salluste sont eux-mêmes étroitement privés : ce qu'il nomme « le destin d'un empire » ne désigne en fait qu'une vengeance personnelle, qui, si elle s'inscrit au cœur du pouvoir politique (il s'agit de se venger d'une femme qui est une reine, afin de retrouver sa place de ministre), n'aura, en cas de succès comme en cas d'échec, aucune conséquence notable sur les destins de l'empire espagnol.

Cet apolitisme de l'homme d'État Salluste est d'autant plus sensible que son action s'oppose à l'action politique du duc d'Olmedo (qui, elle, porte réellement sur les destins de l'Espagne, dans un contexte de crise dynastique imminente et de menace de guerre). Pire, l'intrigue politique de Salluste tend tout simplement à *annuler* l'action politique de Ruy Blas - en fait, à dénier la possibilité même de la politique, et l'autonomie du politique relativement au jeu des intérêts privés. Si Salluste n'entend rien, à tous les sens du mot, aux propos de

haute politique que lui tient le duc d'Olmedo dans la scène 5 de l'acte III, c'est bien sûr parce qu'il sait que ce duc n'est qu'un laquais. Mais c'est aussi qu'il ne saurait rien y comprendre, ces propos fussent-ils énoncés par un authentique Grand d'Espagne (au reste tout le drame montre, conformément aux propos de la préface, que la noblesse espagnole est désormais incapable de tenir de tels propos). « Chacun pour soi » (*RB*, III, 5), telle est la seule maxime politique du ministre Salluste. Maxime de la privatisation absolue du pouvoir, du monde, de la vie.

En somme, aucun de ces deux drames ne dit l'écrasement de la sphère privée par le rouleau compresseur de la politique et de l'histoire, au nom d'une supériorité, légitime ou non, du collectif sur l'individuel, de l'histoire sur le sentiment, de la politique sur l'amour, etc. Ils disent en revanche les dangers pour l'autonomie du privé d'une tyrannie politique fondée sur la privatisation du pouvoir. Si l'on en reste aux topiques libérales de la séparation et de l'autonomie de sphères et d'ordres distincts, ces deux drames diraient non pas la tragédie d'une absorption du privé par un politique tout-puissant, mais la tragédie d'une généralisation du privé, dans laquelle la politique et le politique, dépourvus de toute autonomie véritable, ne seraient plus que les instruments d'un sur-pouvoir entre les mains de ceux qui, l'exerçant, ne font pas autre chose que jouer leur propre partie au sein du jeu des intérêts, des passions, des désirs individuels.

Bref, rien de pire peut-être, pour le « respect de la vie privée », pour l'apolitique légitime notamment représenté par l'amour, rien de pire qu'une politique *apolitique*.

Les deux derniers actes d'*Hernani* semblent confirmer, en l'inversant, cette proposition. La métamorphose du roi Charles I^{er} en empereur Charles Quint est marquée dans le drame par l'acte de clémence politique qui accorde aux amants, essentiellement, le droit de s'aimer en paix. Cet acte est accompagné de la part du nouvel empereur d'un renoncement non seulement à doña Sol, mais à tout amour privé, au profit de son destin politique :

Éteins-toi, cœur jeune et plein de flamme !
Laisse régner l'esprit que longtemps tu troublas :
Tes amours désormais, tes maîtresses, hélas !
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne.
L'œil fixé sur sa bannière.
L'empereur est pareil à l'aigle, sa compagne.
À la place du cœur, il n'a qu'un écusson. (*H*, IV, 4)

Ce renoncement signe la sortie de don Carlos, par le haut, d'une certaine médiocrité politique, d'une conception et d'un usage étroitement privés du politique (« Ai-je bien dépouillé les misères du roi ? » demande-t-il à l'ombre de Charlemagne (*H*, IV, 5)).

Mais ce renoncement à l'amour privé, ce renoncement à l'apolitique légitime, est aussi le moment en acte de la pleine reconnaissance de la valeur de l'amour. C'est d'ailleurs ce qui en fait le prix subjectif, ce qui confère à ce renoncement sa dimension à la fois pathétique et sublime, ce qui l'apparente à une amputation initiatique. La clémence de don Carlos n'est pas seulement réparation d'un abus de pouvoir. Elle établit un partage, presque territorial, entre deux valeurs : la politique et l'amour, le destin des empires et l'aventure privée. Partage de puissance à puissance, fondé sur la reconnaissance et le respect mutuels.

Dans la première scène de l'acte cinq, le groupe des courtisans présents à la noce d'Hernani et de doña Sol, représentants d'un pouvoir politique dont le titulaire est désormais absent (comme si le partage de valeur opéré à l'acte IV entraînait immédiatement un partage scénique), ce groupe, mêlant dans sa conversation nouvelles politiques et commentaires sur la fête nuptiale et l'aventure des jeunes époux, permet dans sa diversité une récapitulation des différentes positions. (Récapitulation qui peut également éclairer quelque peu la lecture de *Ruy Blas*.)

Don Garcî représente assez bien un apolitisme aussi léger que militant, point méchant, et qui, s'il semble assez imperméable à la grandeur (celle de l'amour comme celle de la politique), ne semble guère *a priori* tenté par l'usage privé du pouvoir :

Ah ! Luther !
Soliman, Neptunus, le diable et Jupiter,
Que me font ces gens-là ? les femmes sont jolies,
La mascarade est rare, et j'ai dit cent folies ! (*H*, V, 1)

À peu près deux siècles plus tard, si l'on en croit l'analyse socio-historique de Hugo dans la préface de *Ruy Blas*, il ferait sans doute un agréable don César.

Don Ricardo, lui, est d'une autre étoffe, dont la texture intime se révèle dans le commentaire ébahi de ce qu'il croit être le dénouement du drame :

Que l'empereur est bon ! – Hernani, ce rebelle,
Avoir la Toison-d'Or ! – marié ! – pardonné !
Loin de là, s'il m'eût cru, l'empereur eût donné
Lit de pierre au galant, lit de plume à la dame. (*H*, V, 1)

Clémence de Charles ou pas, la vieille politique a la vie dure. La vieille politique qui fait du pouvoir l'instrument des désirs privés, aux dépens du respect dû à la sphère privée. La vieille

politique qui, assimilée au pouvoir de police, se révèle toujours incapable de comprendre les grands défis de l'histoire (« Ce Luther, beau sujet de soucis et d'alarme ! / Que j'en finirais vite avec quatre gendarmes ! » (*H*, V, 1)). Bref, la vieille politique *apolitique*. Il n'est pas de bon augure pour l'envol de l'aigle Charles, et pour les destins historiques de l'Espagne, que le nouvel empereur se soit empressé de nommer ce Ricardo alcade du palais, c'est-à-dire ministre de l'intérieur (voir *H*, IV, 4). Quand cet aigle, « pauvre oiseau plumé », cuira dans la « marmite infâme » (*RB*, III, 2) d'un État espagnol à bout de souffle, entièrement privatisé, don Ricardo fera peut-être un excellent Salluste.

Heureusement, il y a des don Sancho pour sauver le métier. Sérieux et honnêtes serviteurs de l'État, bons professionnels conscients des difficultés de l'action politique institutionnelle. De tous les courtisans de cette scène, don Sancho est manifestement le seul qui *travaille* avec Charles Quint. C'est à lui qu'on demande ce « que fait l'empereur ». Et sa réponse dit à la fois le sérieux et la dureté de la *grande politique* à laquelle se consacre désormais le bouillant Carlos.

Il en dit aussi la tristesse : celle qui sourd des limites constatées de toute politique d'État, fût-elle inspirée ; peut-être celle aussi, en ce jour de noces, qui rappelle ce qu'il a fallu sacrifier pour monter *dignement* sur le trône impérial :

L'empereur aujourd'hui
Est triste. Le Luther lui donne de l'ennui.
[...]
Le Soliman aussi lui fait ombre. (*H*, V, 1)

Or, don Sancho est aussi celui qui, « *resté seul le dernier* », « *serre la main* » d'Hernani, et, avant de sortir, dit aux époux simplement l'essentiel : « Soyez heureux. » (*H*, V, 2).

Ce jeu de scène et ces deux mots inversent superbement le discours de Salluste à Ruy Blas, sur l'inconsistance des amours personnels et leur nécessaire soumission aux décisions d'une politique camouflant, mal, des intérêts privés. Comme si l'apolitique légitime n'avait rien à craindre de la politique légitime, dont l'un des signes de reconnaissance serait le respect de l'amour, de son autonomie, de sa puissance, de sa valeur...

Si la lecture libérale de ces deux drames, qui privilégie la séparation des sphères publiques et privées, politique et apolitique, si cette lecture, sans être inopérante, s'avère insuffisante, c'est aussi en raison de la tendance de l'amour « privé » à « rayonner » dans le champ politique.

À l'inverse de la privatisation du politique évoquée plus haut, dont les conséquences sont à la fois la dégradation radicale de l'autonomie du politique, et le déni de valeur, tout aussi radical, de l'amour « privé », *Hernani* et *Ruy Blas* figurent aussi une forme d'action politique de l'amour, une sorte d'érotisation du politique. Non pas la surimposition de l'émoi amoureux sur les coordonnées habituelles du politique (amour du peuple, amour du roi, projection plus ou moins hystérique de la foule sur le maître et/ou du maître sur la foule), mais l'effet de l'énergie amoureuse « privée », intersubjective et duelle, dans le domaine public et collectif de la politique.

Dans *Ruy Blas*, on commencera par noter la politisation de la reine par amour. Hugo s'est clairement efforcé d'ôter à Marie de Neubourg toute dimension politique *a priori*, de celle qu'une reine de l'époque classique peut plus ou moins légitimement assumer : la reine de *Ruy Blas* n'a pas d'enfant royal et n'en aura pas, ses parents sont campés en petits nobliaux allemands, en petits souverains germaniques d'idylle ou d'opérette, sans poids sur la scène internationale, son influence sur le roi, qu'elle voit bien peu, semble à peu près nulle. L'acte deux la présente isolée, soumise au protocole, et dénuée du moindre intérêt pour la conduite des affaires du royaume : à sa confidente Casilda qui lui propose, pour se désennuyer, de convoquer le conseil des ministres (« En l'absence du roi, c'est vous qui gouvernez. »), elle répond, « *haussant les épaules* » :

Ce plaisir ! – avoir là huit visages sinistres
 Me parlant de la France et de son roi caduc,
 De Rome, et du portrait de monsieur l'archiduc,
 Qu'on promène à Burgos, parmi les cavalcades,
 Sous un dais de drap d'or porté par quatre alcades !
 - Cherche autre chose. (*RB*, II, 1)

Six mois plus tard, quand se lève le rideau du troisième acte, quel changement ! S'il faut en croire les ministres, désormais « la reine fait tout », et d'abord la carrière de Ruy Blas. Autre privatisation du pouvoir ? C'est ce qu'assurent les ministres, peu habitués à penser autrement. Mais entre le conseil que la reine refuse d'assembler au deuxième acte, et ceux qu'elle suit passionnément cachée dans le cabinet secret (voir III, 3), ne diffèrent pas seulement par la personne du premier ministre. La reine observe certes les progrès de son protégé, mais elle reconnaît également la différence entre une politique vide et étroitement privatisée, et une politique honnête, sérieuse, presque héroïque – différence qu'elle sait apprécier, plus clairement peut-être que ne le laisse entendre l'émouvante confusion de son discours (voir III, 3, v.1237-1268).

La politisation de Ruy Blas est plus ancienne. Elle est liée à sa situation sociale, plus précisément à son déclassé social :

Orphelin, par pitié nourri dans un collège
 De science et d'orgueil, de moi, triste faveur !
 Au lieu d'un ouvrier on a fait un rêveur.
 [...]

 Je me perdais, marchant pieds nus dans les chemins,
 En méditations sur le sort des humains ;
 J'avais bâti des plans sur tout, - une montagne
 De projets ; je plaignais le malheur de l'Espagne (*RB*, I, 3)

Cette disposition politique un peu vague est néanmoins activée et précisée par l'amour de la reine, non seulement parce cet amour ouvre au rêveur le champ des possibles de la politique institutionnelle, mais aussi parce qu'il décuple l'énergie désirante appliquée à l'action politique. Le « Je ne m'occupe pas de ces hommes du tout / Je vous aime » dit aussi : je m'en occupe, de ces hommes, et de bien autre chose encore, parce que je vous aime.

Mais cette érotisation de la politique est fondée sur une imposture, et le dénouement revient à la séparation des ordres. Il confère néanmoins à l'amour un rôle d'utopie alternative, seule figure d'une politique autre que celle, logique, radicale, mais aussi, à bien des égards, désespérante, finalement incarnée par le rêveur issu du peuple. L'exécution de Salluste par Ruy Blas, même si elle est motivée par le désir de sauver la reine, s'approche en dernière instance de la vengeance à la fois personnelle et sociale. Le laquais, en livrée, tue son maître, refuse la grâce demandée par la reine, juge lui-même son acte : « Madame, ici chacun se venge » (*RB*, V, 3). L'acte de Ruy Blas a une dimension jubilatoire, ne le cachons pas : qui n'applaudirait au châtement du traître ? Mais il figure aussi une tête de Méduse : l'idée que la seule action populaire authentique ne puisse être que la mise à mort du puissant, pensée non en termes de justice mais bien de vengeance, et dépourvue non seulement de portée politique profonde et durable (il y aura d'autres Salluste pour piller l'Espagne), mais encore de véritable portée émancipatrice. Ruy Blas tue en laquais, parce qu'il est laquais : son acte, loin de le désaliéner, fait de sa livrée sa véritable peau, l'identifie définitivement à son statut social.

Seul l'amour conjure ici le risque et la hantise d'une politique sans issue, sans pouvoir d'émancipation vraie. Seul l'aveu d'amour de la reine (mais joint à la mort volontaire du héros), échappe au tragique politique de l'aliénation sans reste ni espoir. Le meurtrier est peut-être un laquais, mais celui qui meurt n'est que celui à qui cette femme, quels que soient leurs noms et leurs conditions, dit « Je t'aime » (*RB*, V, 4). Le privé de l'amour fonde une

identité non pas individuelle, ni sociale, mais intersubjective. C'est ce qui lui confère sa puissance, potentielle, même au niveau politique. Au moins l'amour est-il, dans *Ruy Blas*, la seule figure représentable d'un monde sans maître ni valet.

Admettons que la pointe du propos politique d'*Hernani* se dit dans le long monologue de don Carlos à l'acte IV, scène 2. De quoi s'agit-il ? De l'énoncé logique d'une ambition politique exaltée qui, du fait même qu'elle se situe d'emblée au sommet du pouvoir, et qu'elle ambitionne l'horizon d'une action politique universelle, vient buter sur son autre et sur son réel : « les hommes », le « peuple – océan ».

Buter – car cette évidence soudaine, qui a la puissance d'une hallucination, se révèle radicalement hétérogène aux modes de pensée et d'action du politique, tels que peut les assumer même un aspirant à l'empire manifestement doué, et se réclamant d'une autorité aussi haute que celle de Charlemagne. Ce que peut penser et espérer agir don Carlos, c'est un champ politique imaginé comme une pyramide humaine, intégrant sans reste les distinctions et les identifications sociales. Mais, quand l'Humanité lui apparaît, extérieure et sous-jacente à cette pyramide, il chancelle. Le « peuple-océan », une fois aperçu, apparaît à la fois comme l'être du politique, comme sa *direction* principale et impérative (« Rois, regardez en bas !) et comme l'instance radicalement délégitimante de toute politique connue. Les empires s'élèvent et tombent. L'« abîme » des hommes daigne parfois les voir grandir, et puis les engloutit :

Ah ! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus ! (*H*, IV, 2)

Cette méditation sombre sur le destin des empires, sur leur peu d'être, leur peu de force au regard de l'être, n'a pas ici, comme c'était auparavant l'usage, un dieu transcendant comme ultime bénéficiaire et pierre de touche. Non, c'est bien de l'Humanité qu'il s'agit, autre nom du Peuple, soubassement ultime et seul sujet réel du politique.

Or, ce sujet et ce soubassement se présentent sous la forme d'une masse liquide, à la fois active et passive, mais totalement hétérogène à l'organisation du réel en domaines distincts, aptes à être agis, éventuellement, par l'action politique.

En somme, l'être du politique se révèle ici sous l'allure d'un apolitique radical ! Du moins, tant que la politique existante, fût-elle inspirée, ne sait rien en faire...

De fait, que demande à l'ombre de Charlemagne cet extraordinaire aspirant à l'empire, nommé don Carlos ? D'annuler pour lui la vision de ce « peuple-océan », qu'il ne saurait

gouverner, dont il ne sait rien faire. De lui réaffirmer un être collectif représentable sous la forme d'une pyramide où chacun tient sa place. De lui enseigner ses « secrets de vaincre et de régner », et, conséquemment, de lui dire « qu'il vaut mieux punir que pardonner ! » (*H*, IV, 2).

Nous autres lecteurs-spectateurs ne savons pas au juste ce que Charlemagne dans son tombeau a dit à don Carlos. Nous savons seulement ce que don Carlos, seul à genoux devant le tombeau du grand homme, en dit – et qui confirme ce qu'il a fait : commencer par la clémence (voir *H*, IV, 5).

La vision du « peuple-océan », et ce qu'elle implique, lui a donc été confirmée. Or la politique ouverte à Charles Quint, inaugurée par la nomination d'un don Ricardo à un poste-clé, ne réalisera pas l'impossible : elle suivra plus ou moins bien les flux et reflux des empires, sans autre pertinence et puissance quant au « peuple-océan ». Le seul acte qui, à la fois logiquement et spectaculairement, relève d'une fidélité complète à la vision du peuple-océan, confirmée hors-scène par le grand mort, c'est l'autorisation donnée aux amants de s'aimer.

Cela, comme on sait, ne suffira pas à les laisser vivre. Preuve s'il en était besoin que la politique existante, même honnête et sérieuse, et servie par des don Sancho, ne saurait se hisser à la hauteur d'infini que l'amour, apolitique légitime, sait parfois atteindre - jusqu'en son impuissance tragique, expression symétrique d'une politique impuissante.

Il n'en reste pas moins que le seul acte politique donné comme adéquat et fidèle à la révélation tétanisante du « peuple-océan », a été cet ordre, vraiment impérial, de « laisser aimer ». Comme si, à l'infini politique des « hommes », de l'« abîme », du « peuple-océan », de l'Humanité, cet infini laissé, par l'incapacité de la politique existante, dans la situation paradoxale d'un en-deçà et d'un au-delà du politique, Comme si à cela ne pouvait correspondre que l'infini de l'amour, ce « privé » d'un genre spécial, bon poste d'observation décidément, et apolitique figure d'une politique à venir, encore à venir.

Certes, à tout point de vue, il importe de distinguer la petitesse délétère et dangereuse des politiques privatisées, la simple médiocrité des politiques banales reproduisant et légitimant les fatalités sociales, l'honnêteté sérieuse et plus ou moins inspirée des politiques qui s'efforcent de gérer au mieux l'État et les États. Mais, tant que la politique, institutionnelle ou révolutionnaire, ne saura se hisser vraiment au rang de l'universel, tant qu'elle pensera et agira Nations, Peuples et Classes, en les attifant tour à tour des oripeaux décevants d'une universalité mensongère ; tant que ni don Carlos, ni sans doute Victor Hugo

en ces années 1830, ni peut-être nous-mêmes, ne saurons politiquement que faire des « hommes », des hommes sans qualité, de ce « peuple-océan » dont pourtant l'on admet qu'il est le seul enjeu politique réel, parce qu'il en est le seul sujet authentique ; tant qu'il n'y aura pas de politique de l'Humanité, autre que la sous-politique humanitaire ; tant que nous serons englués dans cette préhistoire politique, nous n'aurons guère que l'amour, intersubjectif et privé, nous n'aurons guère que cet apolitique, parfois, pour nous donner le désir et l'image d'une politique digne de l'Humanité.

Tant que nous en serons là, il sera légitime d'écrire, comme Victor Hugo dans la préface de *Ruy Blas* : « le sujet *humain* [de ce drame], c'est un homme qui aime une femme » (p. 35, c'est moi qui souligne).

Et le sujet *humain* d'*Hernani*, c'est une femme qui aime un homme.

Franck Laurent
Université du Maine (Le Mans)